

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 158. — SAMEDI, 14 MAI 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



GEORGES-HONORÉ DESCHENES
DÉPUTÉ (CONSERVATEUR) DU COMTÉ DE TÉMISCOUATA



ÉDOUARD-HYPOLITE LALIBERTE
DÉPUTÉ (LIBÉRAL) DU COMTÉ DE LOTBINIÈRE



BENJAMIN BEAUCHAMP
DÉPUTÉ (NATIONAL) DU COMTÉ DES DEUX-MONTAGNES

PARLEMENT DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 MAI 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Sursum Corda, par Philéas Huot.—Parlement de Québec.—Le mois de Marie.—Album africain.—Les signes du Zodiaque.—La mode pratique, par Cousine Jeanne.—Primes du mois d'avril.—Connaissances utiles.—Comment s'habiller.—Récréation de la famille.

GRAVURES : Parlement de Québec : Portraits de MM. G. H. Deschêne, Ed. H. Laiberté, et B. Beauchamp.—Les signes du Zodiaque : Le Bélier.—Le caïman sacré.—Gravure du feuilleton.—Manteaux Andréas (dos et devant).

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

On a beaucoup parlé depuis quelque temps du repos du dimanche, et les autorités se sont montrées bien sévères pour les petits, les plus petits commerçants qui se sont permis—j'ose à peine le dire, tant le crime est odieux—de vendre des sucreries aux enfants.

C'est en l'année 32, que l'empereur Constantin ordonna, par une loi, que le jour du Seigneur fût célébré par le repos.

Cette loi fut confirmée plus tard à différentes époques, mais il est assez curieux de constater combien ces lois tombaient vite en désuétude, puis qu'on sentait aussi souvent la nécessité d'en faire de nouvelles.

Tous les pays civilisés ont des lois concernant le repos du dimanche, mais ce sont surtout les protestants qui poussent à l'extrême le chômage de ce jour.

. Ce repos n'est cependant pas général, et parmi les personnes qui semblent ne pas être soumises à cette loi, je puis citer chez nous :

Les employés de chemins de fer (ligne du nord).

Les marins.

Les gardiens de la paix.

Les employés de la compagnie des chars Urbains.

Les pompiers.

Les cochers.

Les servantes.

Les soldats de garde

Les gardes barrières.

Les employés d'hôtels.

Les gardiens de phares.

Les employés des hôpitaux.

Les pharmaciens.

Les médecins, etc., etc.

J'en oublie une foule, mais la liste qui précède suffit pour faire voir combien de personnes sont forcées de travailler le dimanche dans l'intérêt commun.

. Cette loi que l'hygiène devrait promulguer à défaut de la religion, est sujette à bien des amen-

dements selon les climats, les mœurs et les habitudes des différents pays, et m'est avis que l'extrême sévérité dont on a fait preuve à l'égard des petits marchands n'avait aucunement sa raison d'être.

Certaines personnes ont cru devoir demander encore plus de rigidité et sont allées jusqu'à proposer qu'aucun corps de musique, société, etc., ne puisse sortir le dimanche.

Le but de ces puritains n'est autre que d'interdire aux catholiques de faire des processions.

Il faut donc se garder de pousser les choses à l'extrême, et un peu de tolérance vaudrait mieux que trop de sévérité.

. La série des cinquantenaires canadiens, qui nous intéressent beaucoup plus que celui de la reine, a commencé samedi dernier.

Il y a, en effet, cinquante ans que nombre de citoyens se sont assemblés à Saint-Ours, sous la présidence de M. Côme Séraphin Cherrier, afin de discuter la situation politique.

C'était l'aurore de la révolution.

Les résolutions suivantes furent adoptées ce jour-là :

Que la mesure de lord John Russell qui prive la Chambre de tout contrôle sur le revenu, est une violation flagrante de tous les droits accordés au Bas-Canada par la capitulation et les traités ;

Que le gouvernement qui peut avoir recours à des moyens si violents, détruire le droit par la force et la violence, est un gouvernement méprisable, indigne de tout respect et même de soumission ;

Que le peuple du Bas-Canada ne peut plus compter que sur son énergie et que ses alliés naturels sont les citoyens de la grande république voisine ;

Que le parlement Anglais n'a pas le droit de faire des lois pour l'administration intérieure de cette province, et que toute législation ainsi faite doit être considérée comme nulle et tyrannique.

Que le peuple du Bas-Canada s'abstiendra autant que possible de consommer des articles importés, mais fera usage de produits fabriqués dans le pays afin de priver le gouvernement des revenus qu'il espère obtenir en collectant les droits imposés sur les marchandises étrangères ;

Que pour parvenir plus efficacement à la régénération de cette province, le Bas-Canada doit comme l'Irlande se rallier autour d'un seul homme ;

Que cet homme a été marqué par Dieu, comme O'Connell pour être le chef politique, le régénérateur d'une nation, qu'il a été doué pour cela d'une force d'esprit et d'une éloquence incomparables, d'une haine de l'oppression et d'un amour pour sa patrie, que rien, ni promesses, ni menaces, ne pourront jamais ébranler.

Un mois plus tard, la Société des Fils de la Liberté était formée, et quatre mois après les discours faisaient place à la poudre.

. Les soldats sérieux ont l'habitude d'étudier avec soin les travaux des grands capitaines, afin de s'instruire des choses de la guerre et de suivre au besoin la tactique de leurs devanciers.

Le plus illustre des généraux anglais, le héros du Soudan et de la fuite en Egypte, lord Wolseley, a publié dernièrement un ouvrage sur le général Robert E. Lee, commandant-en-chef des armées du Sud, lors de la guerre de sécession, mais il paraît que le vaincu du Mahdi n'a oublié qu'une chose dans cette entreprise : c'était d'étudier son sujet.

M. Jefferson Davis, ex-président des Etats Confédérés qui, mieux que personne connaît l'histoire de l'époque en question, a retourné d'une manière un peu vive les avancés du général anglais et ne s'est guère gêné pour lui dire son fait, à savoir que tout son livre n'est qu'un ramassis de racontars et de contes à dormir debout.

C'est cependant ainsi qu'on écrit l'histoire sur les bords de la Tamise.

. M. Jefferson Davis ne s'est pas dérangé pour contredire le général anglais, il a suivi la vieille coutume et s'est contenté d'écrire au soldat historien qu'il ne connaissait rien de la guerre de sécession, et qu'il s'était mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

Ce n'est pas de la sorte qu'à agit un Irlandais très patriote, très dévoué, et très enthousiaste, M. O'Brien.

M. O'Brien, qui vient d'arriver en Canada, est venu chez nous dans le seul but de nous prouver que lord Lansdowne, notre gouverneur-général, se conduit très mal à l'égard de ses fermiers.

La bataille est, du reste, engagée depuis quel-ques temps déjà.

M. O'Brien a porté des accusations très grave contre le richissime lord gouverneur, et celui-ci ayant tout nié, le brave Irlandais, sans hésiter une seule minute, s'est décidé à traverser la mer pour venir répéter publiquement ce qu'il a déjà écrit.

Le résultat de cette aventure sera assez nul, suivant moi.

Les Orangistes soutiendront mordicus que lord Lansdowne est le plus doux et le plus généreux des propriétaires, tandis que les Irlandais ne cesseront de le représenter comme un vautour.

Quoiqu'il en advienne, le débat sera certainement très intéressant, et j'avoue être très impatient de voir comment notre gouverneur va s'en tirer.

Il ne s'avisera pas, je l'espère, de se retrancher derrière sa dignité vice-royale éphémère et il aura le courage de répondre comme un homme.

Attendons et jugeons les coups.

. Décidément nos braves volontaires prennent goût aux choses militaires, et surtout aux décorations, si toute fois on peut appeler décorations de simples médailles commémoratives.

Les volontaires qui sont allés faire un tour à la frontière, en 1866, lors du mouvement fénié, et ceux qui en 1870 ont réussi à enfoncer les portes ouvertes de fort Garry, réclament à grands cris des médailles devant servir à rappeler leurs hauts faits.

C'est dans ce but que nombre d'officiers et de membres du parlement sont allés à Ottawa trouver le très honorable premier Ministre, et lui ont exposé leurs réclamations en disant que puisqu'on avait donné des médailles aux volontaires de la campagne du Nord-Ouest en 1885, eux, les vétérans, avaient également droit à un disque de métal frappé à l'effigie de sa Majesté Victoria Impératrice des Indes et autres lieux.

L'un d'eux, poursuivant ce raisonnement, a même réclaté à son tour en faveur de ceux qui avaient tué des Canadiens en 1837 !!!

Cette démarche, qui paraîtrait épouvantablement grotesque en tout autre pays, a semblé toute naturelle à ces braves gens qui, foulant aux pieds fièrement toute modestie, sont venus chanter leurs prouesses devant le chef du gouvernement.

Je dois cependant à la vérité de dire que le colonel C. P. Davidson a protesté énergiquement contre cette étrange réclamation, en disant que tout cela était ridicule.

Sir John, avec son sourire énigmatique, a très bien accueilli messieurs les militaires, leur a fait une réponse aussi spirituelle qu'ambiguë, et les a renvoyés en leur promettant bien que les sacrifices qu'ils avaient fait pour la patrie seraient récompensés, mais que l'on devait demander préalablement à Sa Majesté l'autorisation de placer son impérial profil sur la dite médaille.

"Quant aux volontaires de 1837, a-t-il dit en souriant, mieux vaut n'en point parler, car si j'ai bon souvenir, j'ai moi-même porté le fusil à cette époque."

Les autres auront donc leurs médailles.

. Sur une pointe des grèves de la Colombie Anglaise que l'océan vient battre de ses lames se trouve un grand trou, c'est l'entrée de la mine au fond de laquelle travaillent des centaines de soldats de l'armée du travail.

L'autre jour un coup de grison mit le feu à la mine et cent-quatre-vingt-neuf ouvriers furent tués.

Les camarades des victimes firent des prodiges de courage dans l'espérance de les arracher à la mort ; ils risquèrent cent fois leur vie et n'abandonnèrent leur tâche que quand ils tombèrent épuisés.

Ces braves, plus braves que les soldats affrontant la mitraille, ces héros du dévouement n'ont pas de pain, car le chaumage est forcé, et pas un d'eux ne songera à demander une médaille.

Léon Ledieu



SURSUM CORDA !

Semblable à l'arc-en-ciel qui luit après l'orage,
Dans l'onde des lacs bleus on voit le firmament
Retempera sa coupole, et, comme au premier âge,
Disputer en splendeur l'éclat du diamant.

Sous le pinceau divin de l'éternel artiste
La nature revêt les plus fraîches couleurs ;
L'espace s'illumine ; et le regard assiste
Au banquet nuptial des rayons et des fleurs.

L'ange de la beauté plane sur notre sphère ;
Un tapis d'émeraude embellit les vallons
Et le papillon vole au sein d'une atmosphère
Plus féconde et plus douce au monde où nous allons.

Sur le fleuve paisible, en bandes tapageuses
Qui font retentir l'air, se baignent les oiseaux ;
Secouant, frissonneux, leurs ailes voyageuses
Ils mirent leur plumage à la glace des eaux.

Pendant que la rosée entr'ouvre avec délices
Le pétale des fleurs aux lèvres de corail,
L'abeille moissonnant le velours des calices
Donne à l'homme ici-bas l'exemple du travail.

La mère du bouvreuil vers la vigne voltige,
Puisant pour son petit vin de l'échanson ;
Et lui que l'on dirait une fleur sur sa tige,
Essaie au bord du nid sa première chanson.

Le paysan dispos, au seuil de sa chaumière,
Consulte l'horizon frangé d'or et d'argent ;
Et voit sous son regard que la joie illumine
Les plaines reverdir aux feux de l'orient.

Et parmi les splendeurs de cette cour royale
S'avance le printemps sur les balcons du ciel ;
La nature applaudit sa marche triomphale
Et s'attache à son char, où trône l'Éternel !

Car c'est lui, c'est Dieu seul en ces jours d'allégresse
Qui fait croître la rose et sème les palmiers.
Les chênes tour à tour racontent ses largesses
Et courbent devant lui l'éclat de leurs cimiers.

C'est lui qui, dirigeant les cantiques sublimes
Que l'orme et les sapins modulent dans les bois,
Souffle à la grande mer aux mugissantes cimes
Les sons du cornet d'or et du mystique hautbois.

Pour peindre comme un Dieu sa chaste apothéose
Et redire à Marie un hommage plus vrai,
C'est lui qui composa du satin de la rose
Et des blancheurs du lis l'aube du mois de mai.

S'il est vrai que c'est vous, ô majesté divine !
Qui des cieux répandez ces réveils éclatants
Sur les chemins où l'homme avec peine chemine,
Que devons-nous penser de l'éternel printemps !

Il faudrait de David le luth pur et sonore
Pour traduire et chanter les saintes visions
De ce printemps béni toujours à son aurore,
Où les anges sont fleurs et nos âmes rayons.

Mais pour nous il vaut mieux offrir notre silence
Sur l'autel radieux où brille l'ostensoir,
Caressant dans nos cœurs l'adorable espérance
D'arriver à ce jour qui n'eut jamais de soir !

St-Roch de Québec, mai 1887.

Philéas Huot.

PARLEMENT DE QUÉBEC

G.-H. DESCHÊNES

GORGES-Honoré Deschênes, né à Cacouna, le 15 août 1841. Orphelin dès son bas âge, M. Deschênes ne doit sa position qu'à lui-même, car c'est à force de courage et d'énergie qu'il a réussi à se créer une place des plus enviables dans la société.

Marié le 26 janvier 1864, avec Mlle Suzanne Michaud.

A été secrétaire-trésorier de la municipalité de Saint-Epiphanie, tant pour les écoles que pour le conseil ; directeur de la Société d'Agriculture du comté de Témiscouata pendant six ans ; agent des Sauvages de 1873 à 1875.

Elu en 1875 député au parlement local, contre

M. Cyrias Pelletier, par une majorité de 226 voix. Réélu en 1878, par 376 voix, contre M. Alphonse Pouliot.

En 1881, réélu par acclamation, et en 1886 par une majorité de 214 voix, contre M. L.-P. Pelletier.

Organisateur et directeur de la compagnie de chemin de fer d'Edmonston à Fraserville. Conservateur.

ED.-H. LALIBERTÉ

Edouard Hippolyte Laliberté, né le 13 octobre 1845. Elève du collège Faucher, à Lotbinière, puis du séminaire de Québec, où il termina ses études.

Marié le 14 janvier 1873, avec Mlle Marie-Joséphine-Julia Durand, de Lotbinière.

Admis à la profession de notaire le 3 octobre 1873. Établi à Warwick, district d'Arthabaska en 1875.

M. Laliberté a su, par ses études et ses connaissances légales, s'acquérir une position enviable dans les cantons de l'Est.

Membre de la chambre provinciale des notaires pour le district d'Arthabaska.

Elu député pour le comté de Lotbinière en 1882, contre M. Elisé Beaudet, par une majorité de 61 voix.

Réélu pour le même comté le 14 octobre dernier, contre M. R. P. Vallée, par une majorité de 235 voix.

Libéral.

BEUJAMIN BEAUCHAMP

Né à Saint-Hermas, en 1845.

Après d'excellentes études à l'École Normale, M. Beauchamp choisit la carrière de cultivateur, et n'eût certes pas lieu de s'en repentir, car c'est aujourd'hui un des agriculteurs les plus aisés du pays, en même temps qu'un des plus intelligents.

Après une lutte infructueuse contre M. Ch. Champagne (aujourd'hui conseiller législatif), il battit son adversaire quelques années plus tard, et a été réélu par acclamation le 14 octobre dernier.

M. Beauchamp est national en politique.

LE MOIS DE MARIE

C'EST le mois des fleurs et des zéphyrs. Il ramène la gaieté dans l'âme, la vie dans la nature, la verdure dans les champs, les oiseaux dans les bois !

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau !

En effet, mai est à la nature ce qu'est à l'homme la jeunesse. C'est son soleil levant, son aurore, sa jeunesse ! Il apporte à la nature son manteau de verdure, son chaud rayon de soleil, sa brise parfumée ; à la fleur champêtre la goutte de rosée qui est son éclat et sa vie.

J'aime la fleur éclatante,
Qui orne les prés, les champs,
Sa grâce odoriférante,
Ses pétales transparents.

Petite fleur, qui sourit au soleil du matin et qu'Abrax vient saluer chaque jour avec les dons de la divine Flore, ton existence ressemble à l'existence humaine : elle est éphémère, — trop courte, hélas ! pour toi qui charme le cœur de la femme et du poète !

Je te salue, Mai, avec ton cortège de jours ensoleillés, de fleurs ravissantes, de zéphyrs embaumés, d'harmonies célestes, qui charment le cœur et plongent l'âme émerveillée dans un océan de délices.

La douce pâquerette, la blanche mignonnette et l'odorant jasmin ouvrent leurs pétales éclatants aux caresses du zéphyr ; la rose aux couleurs variées, l'œillet aux teintes multicolores, le lys, dont la blancheur extrême est l'emblème de la candeur virginale et de la pureté ; toutes les fleurs s'unissent dans un concert sublime pour faire monter jusqu'à Dieu, leur Créateur, l'hommage le plus pur de leur beauté et de leurs parfums !

Toutes ces merveilles du printemps ont quel-

que chose de sublime qui commande l'admiration la plus absolue et l'enthousiasme le plus profond. On est saisi d'un saint respect pour l'Architecte éternel de l'Univers à la vue des œuvres de sa bonté. Le brin d'herbe et la fleur, comme tous les objets animés du souffle du créateur, parlent éloquentement au cœur ; le firmament, cette voûte immense, suspendue comme une couronne diamantée sur les objets de la Création, est le livre des grands enseignements pour la sagesse humaine, et une preuve manifeste de la puissance divine !

Mai est aussi le mois de la rêverie et de la contemplation. Sa grâce et ses charmes captivent étrangement l'âme et la bercent dans un monde de douceurs ineffables.

Cette contemplation muette de la nature à son réveil est remplie d'enseignements précieux sur la fragilité des choses humaines. Elle nous fait sentir combien nous sommes petits devant l'immensité de Dieu, qui se manifeste en tout et partout.

J'errais, l'autre soir, sur les bords du fleuve. L'air était calme, le ciel doux et serein. Peu à peu, un zéphyr doux comme le miel et caressant comme le baiser d'une mère, s'éleva dans l'espace. Le ciel était constellé, et un silence saint régnait autour de moi !

Ce silence, interrompu à intervalles par le bruit d'une cascade voisine, me pénétra profondément, et mon âme s'envola dans une sphère idéale pour rêver à son aise de la vanité des choses d'ici-bas.

La vie humaine est divisée en quatre étapes bien définies. La première, c'est l'enfance. Comme la rose, l'enfant s'épanouit au soleil de la vie ; un peu d'ennui lui fait perdre son éclat, la moindre brise l'arrache à sa faible tige. La deuxième, c'est la jeunesse. Le jeune homme est comme le roseau qui se courbe sous les coups de l'orage. La troisième, c'est l'âge mur.

L'homme mûr, dans toute sa force physique et intellectuelle, c'est le chêne altier qui domine momentanément la tempête, mais qui finit par s'incliner devant les fureurs de l'aquilon. Enfin, la quatrième et la dernière étape dans la vie humaine, c'est la vieillesse avec ses infirmités et ses peines accumulées. Le vieillard est comme la feuille d'automne, pâle et desséchée, que le souffle de la mort fait tomber facilement. Quelque temps après sa chute, il ne reste plus qu'un peu de poussière de celui qui fut l'enfant, jeune homme et vieillard, et dont les aspirations s'étendirent toujours au-delà du firmament d'azur qui cache le trône de Dieu !

Tout n'est donc, ici-bas, que tourments et douleurs ; mais nous pouvons adoucir les amertumes de la vie dans la contemplation de Dieu qui se manifeste si visiblement dans la nature. Et le temps le plus incontestablement favorable à l'épanchement de l'âme dans les mystères de la nature, c'est le mois de mai !

C'est le mois de Marie ;
C'est le mois le plus beau !

LES SIGNES DU ZODIAQUE—LE BÉLIER

(Voir gravure)

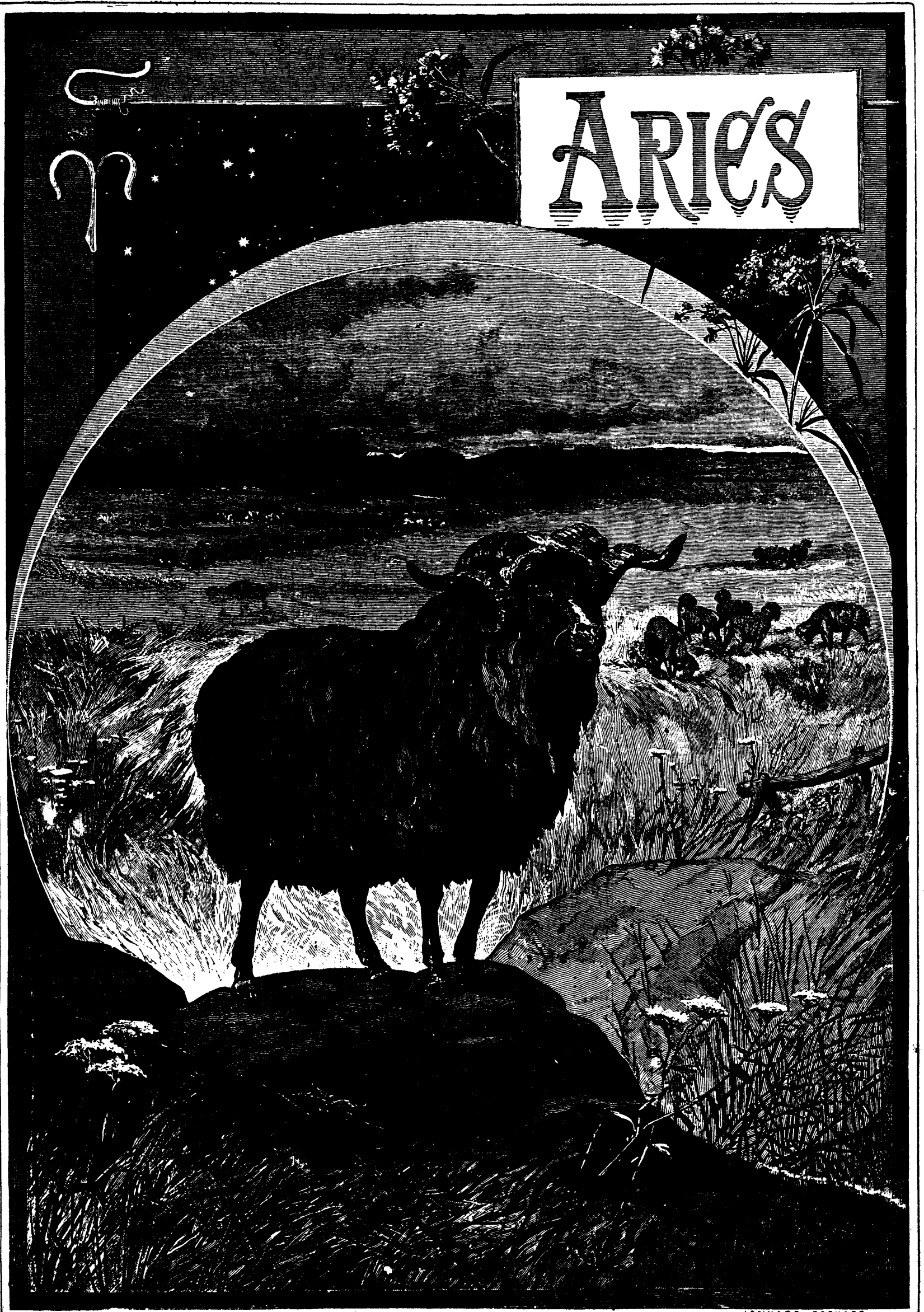
IMMÉDIATEMENT après l'équinoxe du printemps, le soleil entre dans la région du Bélier. Aux brumes et aux frimas de l'hiver succèdent les ciels limpides et les chaleurs douces du printemps. Les troupeaux peuvent aller aux champs.

C'est de cette idée que s'est inspirée l'artiste qui a dessiné notre gravure du Bélier, *Aries*, le premier signe désigné dans les deux vers latins qui énumèrent les constellations zodiacales de Ptolémée :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, etc.

Au dix-septième siècle, lorsque le vénérable Bède substitua aux figures profanes des douze signes du Zodiaque celles des douze apôtres, le Bélier s'est appelé Saint-Pierre. On trouve encore ce nom sur quelques cartes de cette époque.

Le journal a singulièrement agrandi l'existence ; je vis, je jouis, je souffre de la vie de l'humanité.—G. M. VALTOUR.



LES SIGNES DU ZODIAQUE. — LE BÉLIER

JONNARD, PREVOST

ALBUM AFRICAÏN

Les récits et épisodes suivants sont extraits des belles études publiées par les Révérends Pères Missionnaires africains, de Lyon, sur le Dahomey et la région du Niger.

I

UNE FÊTE FÉTICHE À PORTO-NOVO

Le culte des fétiches, presque universel en Afrique, est très en honneur chez les peuplades de la côte occidentale. Il donne lieu à des réjouissances publiques souvent renouvelées. Chaque idole a son *azà-dao* (jour de fête). Les cérémonies en sont réglées par les féticheurs. Trois choses sont indispensables, un sacrifice, de copieuses libations et des danses interminables. On se réunit sur la place qui existe toujours à côté des principaux temples. Tout se passe en plein air.

Le grand *voduno* asperge d'eau lustrale l'idole et la foule. La victime est amenée : tantôt un mouton, tantôt des poules ou des pigeons, tantôt une chèvre ou un bouc, plus rarement un bœuf. Le sang humain ne coule plus guère qu'à la cour des rois et des princes. Mais, hélas ! qui pourrait compter les victimes humaines offertes encore actuellement, en public ou en secret, dans les palais des rois et des princes du Dahomé et de Porto-Novo !

Le bruit sourd et saccadé des tam-tam annonce, par intervalle, les péripéties du sacrifice. Cependant la foule demeure grave, silencieuse et recueillie. De temps en temps quelques hou ! hou ! hou ! saluent le moment où le féticheur répand le sang sur la tête de l'idole et autour du temple. Il en asperge parfois les assistants.

On prépare ensuite les chaudières pour y cuire les chairs de la victime. Lorsqu'on a transformé tous ces débris en une sorte de ragoût, chacun peut en avoir une part. Un Brésilien se crut obligé, un jour, à la cour du roi Dahomé, de goûter (il me le raconta avec horreur) à un brochet de haricots au sang humain.

*Bientôt le tafia remplit les calebasses et met la joie et l'animation dans tous les cœurs. Aux premiers sons du tam-tam tous trépigent, tous sont prêts, et la danse commence pour finir quelque fois huit jours plus tard. Quelques tam-tam et le bruit de centaines de mains se frappant la poitrine en cadence tiennent lieu d'orchestre.

Il y a quelques années, j'ai été témoin d'une danse sacrée vraiment diabolique. C'était à Agousa, village situé en face de Porto-Novo, sur la rive opposée de la langue Osa. Je passais dans les épaisses forêts de palmiers qui couvrent tout le pays. Tout à coup, la voix ronflante, mais sourde et précipitée, d'un énorme tam-tam se fit entendre à travers les arbres. Un élève de la mission qui m'accompagnait me dit :

— Père, les gens d'Agousa célèbrent une fête en

l'honneur du démon ; ils ont la réputation d'être de grands adouateurs du diable. On raconte toutes sortes d'horreurs de leurs cérémonies.

— Allons de ce côté, lui dis-je ; je tiens à en juger par moi-même.

— Non, non, Père, s'écria l'enfant ; ces gens-là sont méchants, surtout quand ils sont sous l'influence de leur mauvais esprit ; n'y allez pas, ils vous maltraiteront.

— N'aie pas peur qu'il m'arrive rien, non plus qu'à toi. Suis-moi et avançons avec prudence.



Esclave Houssa voulant tuer le Caïman Fétiche.—(Page 11, col. 1).

Bientôt nous vîmes une éclaircie dans la forêt, du côté où le tam-tam continuait à se faire entendre de plus en plus distinctement. Nous étions sur le bord d'une clairière. Un grand arbre, un bombax de Guinée, en ombrageait une partie. A la lisière du bois, du côté opposé où nous nous trouvions, était adossé un vieux temple fétiche. "Voilà la maison du diable, s'écrie mon petit nègre ; ne nous montrons pas."

On n'entendait que le tam-tam. Une centaine

nuits. Je fus pris d'un profond sentiment de pitié et, levant les mains au ciel, je demandai à Dieu pardon et miséricorde pour ces pauvres sauvages. Puis, sans me rendre compte du danger que je pouvais courir, je sortis du bois et je m'avançai de quelques pas sur la place, mon petit nègre d meurant en arrière.

Dès qu'on m'aperçut, un sourd grognement se fit entendre, le tam-tam parut hésiter d'abord et se mit bientôt à battre plus fort et plus rapidement que jamais. La ronde continua avec un redoublement de vitesse. Un fervent disciple du *Legba* (démon) ne doit s'arrêter qu'à bout de forces et complètement abruti par ces rondes échevelées.

Deux ou trois féticheurs se détachèrent du groupe des danseurs et vinrent, avec un regard menaçant, me signifier de m'éloigner. Ils ne parlaient pas, ils se contentaient de me faire des signes expressifs. Ils étaient possédés ; j'eus peur. Toute la troupe des énergumènes fit mine de venir de mon côté. Je me décidai à m'éloigner, n'ayant rien à faire auprès de ces pauvres victimes de la rage et de la haine du démon.

II

LE CAÏMAN SACRÉ

Croirait-on que les pauvres Noirs de la Côte des Esclaves adorent les caïmans ?

A Porto-Novo, près de la mission, il y en a un qui est très familier. Aussitôt qu'il entend les féticheuses ou prêtresses des idoles venir en chantant et en gambadant, il sort des eaux et court à leur rencontre. Celles-ci, tout en se tenant à une distance respectueuse, lui jettent leurs présents : une poule, des acasas, etc. Son temple, ou plutôt une enceinte de bambous et de feuilles de palmier, est situé sur les bords d'une lagune. Le jour de sa fête, on vient y danser et s'y divertir ;

le monstre reste tout près, plongé dans l'eau, et montre de temps en temps son museau pour voir si le sacrifice est bientôt prêt ; car alors il y a pour lui grande fête, festin abondant, et les adorateurs peuvent jouir de la présence de leur dieu sans danger pour leur vie.

Ces divinités aquatiques ne sont pas à l'abri de certaines mésaventures, ainsi que le témoigne le fait suivant :

Un nègre mahométan, peu scrupuleux à l'égard de sa religion, puisqu'il avait laissé sa raison au fond d'une calebasse de tafia, entend un jour les chants des femmes qui se dirigeaient vers la lagune pour offrir un sacrifice au caïman. Se souvenant de la délicatesse de la viande de cet animal dont il avait goûté dans son pays, et sans plus réfléchir aux inconvénients auxquels sa témérité l'exposait de la part des féticheurs,

il s'arme d'un gros harpon de pêche et court à la suite des femmes qui chantaient les louanges du caïman fétiche. Celui-ci s'avançait déjà vers la rive pour recevoir son aubaine accoutumée.

Le Haoussa passe comme un trait au milieu des femmes en criant : "Allah kbar, Dieu est grand," et entre dans une pirogue. Les adoratrices de la divinité aquatique, devinant son dessein, joignent les mains au dessus de la tête et s'écrient d'un air consterné : "Ye ! ye ! Oricha, ô, ma kpa, ô. Ye ! ye ! C'est le fétiche, ne le tuo



Sacrifices humains au Dieu de la guerre.—(Page 14, col. 2).

de nègres et de négresses exécutaient une ronde devant l'image de Satan, un gros fétiche accroupi à l'entrée du temple et tout rougi du sang qu'on venait de répandre en son honneur. Ils se suivaient les uns derrière les autres, sans mot dire, le corps penché du côté gauche et les bras pendants. L'eau ruisselait sur tous ces corps et les faisait paraître comme huilés. Leurs yeux étaient rouges, leurs visages contractés et empreints d'un ricanement stupide. Ils tournoyaient ainsi depuis des heures et peut-être depuis des jours et des

pas!" Mais l'imprudent, sourd à ces cris et tout entier à son entreprise, debout dans sa pirogue, le harpon à la main, est déjà à portée du monstre, qui s'avance à fleur d'eau, ouvrant la gueule et prêt à happer son festin accoutumé. D'un trait le Haoussa lance son dard, qui s'enfonce dans la carapace du caïman; mais, peu solide sur ses bases, il tombe à l'eau et disparaît.

Les femmes poussent un cri de terreur et restent comme pétrifiées, les yeux fixés sur la lagune. L'eau bouillonne et bientôt se rougit de sang. Le monstre, saisissant son adversaire, l'avait déchiré et affreusement mutilé. Le pauvre Haoussa n'était plus qu'une épave humaine indescriptible, débris sanglant flottant à la dérive et charrié par le courant.

Les adoratrices acclamèrent leur fétiche en criant: "Oricha ô, ôti kpa ô. Le fétiche l'a tué!"

Mais leur triomphe ne fut pas de longue durée. Quelques jours après, le monstre gisait comme une masse inerte à la surface des eaux. Les féticheurs, après des funérailles solennelles, poussèrent le cadavre dans son antre, sous les broussailles, où il gît encore.

III

LES AMAZONES

Les journaux ont annoncé, l'année dernière, que les Amazones du roi de Dahomé avaient détruit plusieurs villages du royaume de Porto-Novo, placé sous le protectorat de la France.

Cette nouvelle a causé un certain émoi. Beaucoup de personnes, peu au courant des articles publiés par la Propagation de la Foi, étaient portées à reléguer dans le domaine de la fable ou de l'histoire ancienne l'existence des Amazones, c'est-à-dire des femmes-soldats, au Dahomé.

Et voilà que ces viragos africaines envahissent les villages placés sous le protectorat de la France et viennent à portée des canons de Porto-Novo, incendiant huttes et récoltes, massacrant les habitants qui résistent et emmenant les autres en captivité à Abomé.

Et qu'on le remarque bien, cette razzia n'est pas un événement extraordinaire pour le Dahomé; ce brigandage sur une vaste échelle se reproduit chaque année, plusieurs fois par année même, si la première expédition n'a pas été assez fructueuse.

Au mois de mai, c'était le tour des villages placés sous le protectorat de la France; au mois de février, c'était celui de la ville nègre d'Okladan, qui comptait peut-être plus de 20,000 habitants. L'an passé, il en était de même, et il en sera toujours ainsi, tant que la civilisation n'aura pas mis un terme à ces horreurs. Aussi, toutes les campagnes avoisinant le Dahomé sont-elles dépeuplées; seules, quelques agglomérations imposantes, comme Abéokouta, ont pu résister aux redoutables Amazones.

Après le retour de l'armée, on célèbre, à Abomé, la fête nationale appelée la fête des Coutumes, et les malheureux prisonniers sont mis à mort par centaines et quelquefois par milliers.

Mais pourquoi cette soif de destruction? Elle a plusieurs causes. Les Dahoméens croient à la vie future, mais, suivant eux, la vie future n'est guère que la reproduction de la vie présente. Chacun y occupe à peu près le même rang qu'en cette vie. Un roi doit donc y paraître en roi: il lui faut une cour, un grand nombre d'esclaves pour le servir, des ennemis vaincus pour lui faire honneur. Tout cela lui est nécessaire à sa mort; en outre, à chaque anniversaire, de nouveaux esclaves et de nouveaux vaincus, devront lui être envoyés pour augmenter sa cour et rehausser l'éclat de son triomphe.

Une autre cause des razzias annuelles du roi de Dahomé, c'est le désir d'avoir des esclaves pour les employer à son service, ou même les vendre fort avantageusement. Le prix d'un esclave est de 31 sacs de coquillages servant de monnaie dans le pays (environ 400 francs).

Enfin, le roi de Dahomé recrute ses Amazones surtout parmi les petites filles de deux ou trois ans, faites prisonnières à la guerre, et dont les parents ont été massacrés ou vendus au loin comme esclaves. Ces pauvres fillettes, ne se rappelant plus leur pays et leurs parents, s'habituent

parfaitement à n'avoir d'autre famille que celle du roi, d'autres institutrices que les Amazones. Bientôt elles n'auront d'autre occupation que l'exercice militaire, d'autre volonté que le bon plaisir du roi, d'autre rêve que celui de s'illustrer à la guerre.

Tout ce qui les détournerait de leur vocation militaire leur est interdit. Le célibat leur est imposé, et la perte de leur honneur serait pour elles la perte de la vie.

Quand elles sont vieilles et impropres au service militaire, le roi assure leur subsistance, en leur accordant le monopole de la fabrication des pipes.

Les Amazones forment la garde du roi; elles sont divisées en plusieurs régiments, et sont les meilleurs soldats de l'armée dahoméenne.

La milice masculine veut naturellement rivaliser d'ardeur avec la milice féminine, et, à la tête d'une pareille armée, le roi de Dahomé est vraiment redoutable pour ses voisins. Joignant la ruse à la force, l'armée dahoméenne s'avance pendant la nuit par des sentiers détournés, et pendant le jour elle se cache dans les forêts. Les éclaireurs font main basse sur les voyageurs ou cultivateurs qu'ils rencontrent, et l'armée arrive généralement avant que sa marche ait été ébruitée jusqu'aux environs de la ville ennemie. Les Dahoméens se cachent encore dans les taillis, les hautes herbes, et, quand la nuit est arrivée, ils pénètrent dans la ville, mettent le feu aux cabanes, massacrent quiconque résiste, enchaînent hommes, femmes et enfants, et les emmènent prisonniers à la capitale. On fait deux parts des victimes: la part du vainqueur, destiné à l'esclavage, et la part du fétiche, qui sera immolée au dieu de la guerre et surtout aux mânes des rois défunts. Et ces pauvres victimes périssent dans des supplices épouvantables.

Le cœur manque pour raconter de pareilles horreurs. Jetons plutôt un voile sur ces abominations, et cherchons à les faire disparaître en aidant de nos prières et de nos aumônes les missionnaires qui vont civiliser ces barbares Dahoméens.

(A suivre)

LA MODE PRATIQUE

CONSERVATION DES FOURRURES ET LAINAGES EN ÉTÉ.—
LES OMBRELLES

Pour préserver tous effets auxquels peuvent s'attaquer les mites, on prendra une grande caisse, une vieille malle hors d'usage, par exemple, mais fermant très bien. On y jettera du camphre en morceaux, et du poivre, du tabac en sachets grossiers.

Il faut dépenser une dizaine de francs pour ces ingrédients. Mais aussi les années suivantes, moyennant une quarantaine de sous chaque saison, on entretiendra ces odeurs salubres dans la boîte saturée, exclusivement réservée au même usage et l'on pourra répondre des objets qu'on y enfermera, sans avoir à s'en préoccuper.

Chaque pièce bien battue, bien pliée, surtout les effets d'homme, sera placée en produisant le tassement aussi complet que possible, pour empêcher la circulation de l'air. Il suffira en automne d'étendre pendant quelques heures tout le contenu de la caisse pour déchiffonner, et dissiper la forte odeur.

Les ombrelles, de plus en plus vastes, devenues de vrais parasols, se font en toutes étoffes, depuis la cotonnade imprimée jusqu'à la dentelle froncée ou plissée "accordeon". Beaucoup de bois et de quadrillés. Manches les plus singuliers. Trois grosses boules ou le nœud de ruban large à double coque comme ornementation. Enormément de japonais.

Lorsqu'on tiendra au solide, on choisira toujours le bois plus ou moins travaillé, d'une seule pièce. Les béquilles de porcelaine, boules de fantaisie et autres genres coquets sont plus souvent en réparation qu'en service lorsqu'on en use journellement. Et, puisque nous parlons économie en matière de parapluie et en-cas, rappelons que les serges sont préférables aux taffetas, et qu'il faut proscrire le fourreau, cette erreur, qui, loin de conserver ce qu'il est sensé protéger, fait couper tous les plis. Il faut laisser flotter l'étoffe et ne mettre l'élastique que quand on sort.

L'ombrelle rouge est toujours en vogue. Choisir, à cause de la vue, une nuance Van Dyck un peu atténuée.

Je sais des femmes adroites qui se font elles-mêmes l'ombrelle-étoile, non doublée, composée de deux carrés superposés, dont les huit pointes correspondent aux huit baleines. Elles utilisent, en s'amusant, les vieilles montures et l'étoffe assortie à leur toilette. On garnit d'une dentelle.

COUSINE JEANNE

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AVRIL a eu lieu le 7 mai, dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix,	No. 23,684.....	\$50
2e prix,	No. 31,546.....	25
3e prix,	No. 26,184.....	15
4e prix,	No. 29,982.....	10
5e prix,	No. 34,262.....	5
6e prix,	No. 17,597.....	4
7e prix,	No. 20,968.....	3
8e prix,	No. 33,291.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

75	6,118	14,000	19,893	25,762	33,192
262	6,137	14,918	20,135	27,160	33,206
595	6,660	14,931	20,138	27,341	33,525
653	7,129	15,463	20,390	28,630	33,634
1,280	7,967	15,483	20,837	28,854	33,775
2,409	7,994	16,091	20,912	29,106	34,049
2,660	8,478	16,101	21,100	29,653	34,428
2,957	8,700	16,118	21,934	29,816	34,396
3,214	9,413	16,366	22,200	29,941	34,550
3,305	9,857	16,878	22,442	30,297	34,709
3,336	10,859	17,649	22,768	30,911	35,046
3,936	10,874	17,697	23,927	32,406	35,184
4,161	11,083	18,465	24,411	33,154	35,607
5,316	11,477	19,562	24,984	33,170	35,887
5,906	11,588				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois d'avril sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

CONNAISSANCES UTILES

La fleur et les farines de toutes sortes devraient être tenues dans un endroit frais et sec.

Les fourrures et les lainages peuvent être préservés contre les mites en les attachant simplement serrés dans un sac de papier.

Si vous avez une robe rose ou des bas de couleur délicate que vous craignez que le lavage ternisse, mettez une cuillerée à thé de sucre de plomb dans un seau d'eau froide, et faites-les tremper dedans. Cela affermit la couleur.

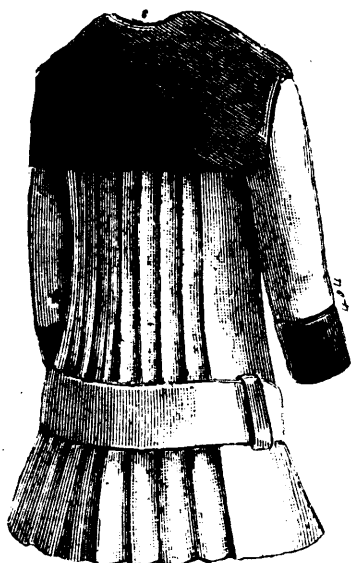
Mettez du sel et du vinaigre dans votre eau avant de faire bouillir votre poisson.

On ignore peut-être généralement que mouiller la saucépans dans laquelle on doit faire bouillir du lait, empêchera le lait de brûler.

Une simple et délicate méthode de préparer les patates pour le déjeuner est en grande faveur dans les Indes Occidentales. On lave et on râpe deux livres de patates pelées; on y ajoute quatre onces de sucre et autant de beurre fondu, avec une cuillerée à thé de sel et de poivre, bien mélangé; mettez dans un plat et placez dans le fourneau bien chauffé. Une fois cuit, c'est délicieux.

Après qu'une chambre a servi à un patient de quelque maladie contagieuse, il devient nécessaire de la désinfecter avant de s'en servir de nouveau. On enlève et brûle la tapisserie des murailles; on enlève les lits et le reste de l'ameublement, on les expose à l'air et au vent et on leur donne une fraîche couche de vernis; on refait à neuf le matelas et on fait bouillir le crin; on fait brûler dans la chambre trois livres de soufre, et on blanchit, peint et tapisse la chambre à neuf.

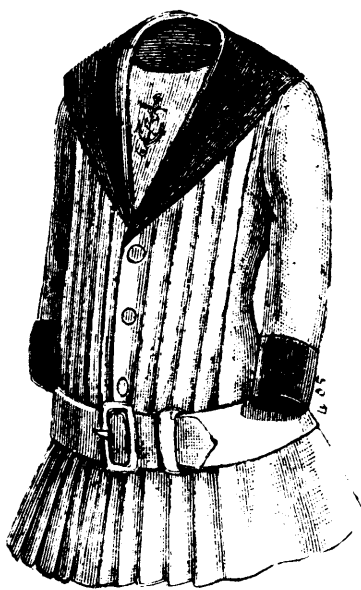
COMMENT S'HABILLER



Manteau Andréas (dos)

MANTEAU ANDRÉAS.—Ce joli manteau est fait, en drap beige garni de peluche bleu-électrique, col marin et parement gilet plat, avec ancre-brodée bleu-électrique, boutons et boucle de vieil'argent.

Prix du patron : 40 cents, au bureau des *Modes Françaises Illustrées*, n° 49, rue Saint-André, Montréal.



Pour petit garçon de 3 à 5 ans, (devant)

DEVINETTES RÉCRÉATIVES

No 6.—Bébé épelle enfin couramment, aussi nous le prions de composer avec les neuf lettres suivantes deux mots qu'il connaît très bien :

P.M.N.A.A.A.A.P.M.

No 7.—Et avec ces dix autres lettres deux mots qu'il connaît tout autant :

O.E.N.B.B.B.B.N.E.O.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 155 du MONDE ILLUSTRÉ

No 4.—Le mot est : Oiseau.
No 5.—Le mot est : Chaise.

LE JOUR DE L'AN DES ANAMITES

—Nous trouvons, dans un journal du Tonquin, au milieu des détails assez amusants sur le *Têt*, jour de l'An des Annamites, des renseignements sur les superstitions qui ont cours en Annam, à l'occasion de cette fête. La nuit du premier de l'An, si les chats miaulent, c'est un indice que les animaux féroces, tigres, loups, éléphants, sangliers, seront à craindre dans l'année. Pendant les jours de fête, on doit s'abstenir de faire des reproches à ses subordonnés, à ses domestiques, sous peine d'être exposé à avir à leur en faire toute l'année. Les personnes en deuil doivent se dispenser de visiter leurs amis et connaissances, à moins qu'elles ne se résignent à quitter leurs habits blancs (habits de deuil chez les Annamites). Il est d'un bon présage de voir entrer tout d'abord dans la maison, le premier de l'An, un personnage de marque ; c'est au contraire un signe regrettable d'être visité en premier lieu par une personne de petite extraction. Et le grand dîner qui marque le jour de la fête se termine par une cérémonie assez singulière ; elle consiste à peser l'eau de l'année qui vient de s'écouler et à en comparer le poids à celui d'une même quantité d'eau de la nouvelle année. Si cette dernière est relativement lourde, c'est un mauvais présage et un signe d'inondations probables. Dans le cas contraire, l'air de cette année sera agréable et les violences du fleuve seront bénignes.

Le Mariage de Gérard

Le cinquième volume de la *Bibliothèque Française* contient l'œuvre la plus récente et la plus parfaite du fameux romancier André Theuriot.

Rien n'égale l'intérêt et le charme de cette histoire d'amour racontée de la manière la plus délicate et la plus spirituelle.

Une nouvelle charmante, excessivement drôle, *M. Tringle*, par Champfleury, fait suite au roman de M. Theuriot.

Le présent volume de "La Bibliothèque Française" est, croyons-nous, appelé à un grand succès.

Ce volume ainsi que les précédents sont en vente dans tous les dépôts et au No 32 rue Saint Gabriel, à Montréal.

Loterie Nationale!

2689 LOTS

VALANT

\$50,000

SERONT TIRÉS

Le 15 JUIN prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

AUX FAMILLES

Où trouve-t-on la Reine des Machines à Coudre, la charmante machine de famille, sans égale dans le monde entier, précieuse et utile, légère, rapide, simple et solide ? En en faisant l'essai, vous l'adoptez. Agence LEVERT, encoignure des rues Ste-Catherine et St-Christophe, Montréal. Grande facilité de paiement. Remise libérale aux personnes pouvant s'occuper du placement de nos machines.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Étoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à au pareiller les nouvelles couleurs en Étoffes à Robes.

Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

Agents demandés

465) Pépinière Fonthuil (acres)
LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL : TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal.
J. W. BEALL,
Gérant de la succursale.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRÈRES

111, RUE ST-LAURENT

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRÈRE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Faon

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

639 - RUE NOTRE-DAME - 639

3e porte à l'Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES.

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

INDUSTRIE LAITIÈRE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins' beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèques, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Étant toujours sûre de pouvoir acheter à des Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléra de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mali), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rife, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dilles Lariviers.

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Étoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricots, les Tapis et Prélarts, etc., etc. Une visite vous convaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'ÉPARGNE

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 259.—JEU DE MOTS

Ce père a XXXXXX son fils ; hélas ! et le XXX XXX a eu sa fatale réalisation.

No 260.—CHARADE

Mon Un, lecteur, on plante,
Et une plante est mon Deux.
Enfin mon Tout est une plante.
Devine, maintenant si tu peux.

SOLUTIONS :

No 257.—Le mot est : Vin.
No 258.—Le mot est : Bras-mine (Brahmine)

ONT DEVINÉ :

Mlle F. Dusseault, Saint-Henri ; Antoine Hainault, Sorel ; Mlle E. Marcotte, St-Hyacinthe ; L. Toupin, B. R. Hamel, Mlle E. Grandbois, Québec ; Mlle Alvina Méthot, I. David, Mme C. Courteau, Montréal.

SALONS DE MODES

752, rue Sainte-Catherine, Montréal

Mademoiselle Champagne est à préparer, pour la saison d'été, un grand choix de chapeaux pour Dames et enfants, garnis dans un genre nouveau et tout à fait distingué.

Des modistes venant de New-York sont toujours à la disposition des Dames et Demoiselles pour Robes, Manteaux, Chapeaux, etc., etc.

Une visite est sollicitée.

752—Rue Ste-Catherine—752

Renversement des blagues géantes

Surpassées par l'eau de St-Léon

A. H. M. Colville, marchand et agent de l'eau St-Léon.

MONSIEUR.—Une maladie de reins m'a affligé pendant des années. Quelques heures de travail me fatiguaient. J'essayai Warner et autres remèdes patentés, emplâtres, etc. Je n'en étais que pis. Enfin j'essayai votre Eau de St-Léon, j'en bus pendant deux semaines ; les douleurs dans les reins sont toutes disparues ; je puis travailler maintenant toute la journée ; j'ai jeté par la fenêtre les drogues et les emplâtres.

JAMES BAIN,
5 Clara Street, Toronto.

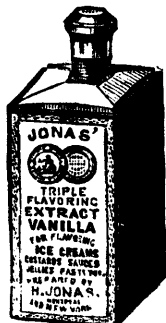
Cette inappréciable eau naturelle est en vente chez tous les détaillants à 25c le gallon. Aussi en gros et en détail par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432 MONTREAL

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française, Glycerine, Collofortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10—RUE DE BRESOLES—10.
(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL

9863

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

CHAPEAUX CHAPEAUX



Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général que notre assortiment de CHAPEAUX DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ est au complet.

Nous vendrons nos chapeaux pendant tout le mois de MAI à CINQ CENTS de profit seulement, ce qui ne s'est jamais vu encore dans le commerce de chapeaux.

Francœur & Ste-Marie

1499, RUE STE-CATHERINE

(Ancien numéro 601, 2e porte Est de la rue Amherst)

VISITEZ

Le Grand Entrepot de Vaisselle

— DE —

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LA MAISON

T. R. BARBEAU

Est reconnue pour tenir les plus beaux Tweeds et les Serges de toute nuance. Le département des commandes est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON C'est tout dire

1899 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi *franco* par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagarçhetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50



OCCASION UNIQUE.

SOULIERS

FAITS A

VALANT

AU PUBLIC

N. GAGNON, 1821 RUE ST. CATHERINE,

Coin de la rue des Allemands. Ancien Numéro 895.





POUR DAMES

LA MAIN

\$150 OFFERT

POUR \$1.00.

30 DAYS' TRIAL

DR. DYE'S VOLTAIC BELT

BEFORE — AND — AFTER

Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.

TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,

WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address

VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Ritle, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le ritle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringotins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRED LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 14 mai 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

APRÈS le départ du policier, Georges de la Tour-Vaudieu resta pendant un temps assez long sombre et comme absorbé. Sa tête se penchait sur sa poitrine. Ses yeux mornes étaient sans regards.

Onze heures sonnèrent.

Le duc se leva et ouvrit une fenêtre.

Le ciel était noir comme de l'encre. La pluie continuait à tomber, fine et glaciale...

Georges referma la fenêtre, s'enveloppa d'un pardessus d'étoffe épaisse, se coiffa d'un petit chapeau rond, prit dans un tiroir un trousseau de clefs, éteignit la lampe et sortit sans bruit de son logement, puis de la maison dont un passe-partout lui permettait d'ouvrir la porte du dehors sans éveiller la concierge.

Une fois dans la rue, il jeta un coup d'œil autour de lui.

Les passants étaient rares dans ce quartier perdu et par ce temps affreux.

Pas de voiture.

M. de la Tour-Vaudieu, que contrariait fort la perspective de fournir à pied une longue course, se dirigea du côté des quais.

Au bout de dix minutes un roulement se fit entendre derrière lui.

Il se retourna et vit briller les lanternes d'un fiacre qui marchait bon train.

Au moment de l'atteindre le cocher, flairant un client possible dans cet homme proprement vêtu, ralentit l'allure de son cheval et cria :

—Hé! bourgeois, vous faut-il une voiture? Le bidet est bon... Un fameux reste de cheval anglais. Si le cœur vous en dit, tout à votre service...

Georges fit un geste affirmatif, ouvrit la portière et monta.

—Où allons-nous, bourgeois?

—Rue de l'Université.

—Quel numéro?

—Je vous arrêterai quand il faudra.

—Suffit... C'est-il à l'heure ou à la course?

—C'est à l'heure.

—Entendu... Onze heures dix minutes à mon oignon... Hop! *Milord!*

Notre ancienne connaissance Pierre Lorient, le cocher du fiacre numéro 13, fit claquer son fouet, et *Milord* partit comme un trait.

Dans la rue de l'Université le duc donna l'ordre d'arrêter.

—Attendez-moi là, dit-il à Lorient en lui mettant cent sous dans la main.

—J'attendrai tant que vous voudrez, mais pourquoi que vous me payez d'avance?

Georges ne répondit pas et se mit à remonter la rue.

Le cocher le suivait des yeux.

—Ma parole d'honneur! murmurait-il, c'est bête, les bourgeois! En voilà un qui me prend pour un cornichon! Il me fait arrêter à un endroit et il file plus loin! Eh! abruti que tu es, quand on

veut cacher où l'on va, on ne prend pas un fiacre! Les cochers ont de bons yeux, et ils sont malins, les cochers! Ça me rappelle l'histoire de la petite demoiselle qui avait tourné la tête à mon neveu Etienne et que j'ai menée place Royale... Après ça peut-être que le bourgeois s'est trompé de numéro... Dans tous les cas il n'a pas l'idée de me faire voir le tour puisqu'il m'a donné cent sous...

XLIV

Tout en formulant les réflexions qui précèdent, Pierre Lorient continuait à suivre du regard son voyageur dont les becs de gaz éclairaient la marche.

Il le vit faire halte en face d'une porte percée dans un grand mur au-dessus duquel se balançaient les feuillages touffus d'arbres de haute futaie.

Le sénateur tira de sa poche son trousseau de clefs, en choisit une et l'introduisit dans la serrure.

—Ah! ah! pensa le cocher du fiacre numéro

Si M. de la Tour-Vaudieu avait fait arrêter son fiacre juste à l'endroit où il se rendait, Lorient, selon toute apparence, se serait à l'instant même endormi.

Son voyageur lui faisait des cachotteries, il observait et se livrait à des commentaires variés dont nous venons de mettre un échantillon sous les yeux de nos lecteurs.

La clef tourna dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Georges disparut aux regards de Lorient et se trouva dans un vaste jardin bien planté.

Au milieu de ce jardin s'élevait un pavillon dont les fenêtres et les portes garnies de solides volets étaient hermétiquement closes.

Un perron de huit degrés conduisait à la principale entrée du pavillon.

Le sénateur gravit ces degrés, et grâce à une seconde clef put franchir le seuil d'un vestibule tendu de vieilles tapisseries des Flandres.

Il fit craquer une allumette-bougie et enflamma la mèche d'une lanterne placée sur une des banquettes garnissant le vestibule.

M. de la Tour-Vaudieu s'approcha d'un panneau, pressa l'ornement d'une moulure et le panneau tourna sur ses gonds invisibles, découvrant les premières marches d'un escalier qui s'enfonçait sous terre.

Il descendit environ trente marches, suivit un long et étroit couloir, ouvrit une nouvelle porte, remonta cinquante marches couvertes d'un épais tapis destiné à étouffer le bruit des pas, puis, faisant jouer un panneau que rendait mobile un ressort connu de lui seul, se trouva dans le cabinet de travail de son hôtel de la rue Saint-Dominique.

Après s'être assuré que les volets intérieurs des fenêtres, hermétiquement clos, ne pouvaient laisser passer aucun rayon lumineux, il alluma deux bougies placées sur son bureau, devant lequel il s'assit et que couvrait un entassement de journaux, de brochures et de lettres.

Il se mit à compulsier les lettres arrivées depuis la veille.

Elles étaient au nombre de cinq.

Aucune d'elle n'avait de cachet de cire.

Le sénateur tira d'un placard une toute petite cafetière d'argent sous laquelle se trouvait une lampe à esprit de vin qu'il alluma.

Au bout de quelques secondes l'eau se mit en ébullition et un jet de vapeur s'échappa de la cafetière.

M. de la Tour-Vaudieu

plça l'envers d'une des lettres au-dessus de cette vapeur, et quand la gomme se fut humectée il se servit d'un couteau à lame flexible pour détacher l'enveloppe d'où il tira la lettre qu'elle contenait.

Cette lettre parcourue, il la replça dans l'enveloppe qu'il referma, sans que la moindre trace de l'opération subsistât.

Les trois missives suivantes furent explorées de même.

Toutes étaient insignifiantes.

Le duc s'occupa de la cinquième et, trouvant dans l'enveloppe une lettre d'invitation sur papier satiné, il la regardait à peine lorsque quelques lignes, tracées à la main au-dessous de la formule imprimée et soulignées deux fois, attirèrent son attention.

Il lut non sans étonnement :



Théfer montait à travers les orifices des carrières vers le plateau de la Capsulerie.—(Page 113. col 3.)

13, voilà l'endroit de son rendez-vous! juste quatre maisons plus haut... Ce n'est pas chez lui qu'il va, puisqu'il m'a commandé de l'attendre... Drôle d'heure et drôle de temps pour faire des visites...

Pierre Lorient ne restait pas inactif en monologuant.

Il se pelotonnait dans son vieux carrick à trente-six collets, il attachait aussi haut que possible le tablier de son siège pour se mettre mieux à l'abri, et il se préparait à une attente qui pouvait être longue.

Le cocher parisien voit tant de choses dans sa locomotion incessante, qu'il n'est point curieux lorsqu'on n'a pas l'air de se défier de lui et de s'environner de mystère, mais il cherche à comprendre ce qu'on lui cache, ne voulant pas dans son orgueil de *roublard* qu'on ait l'air de le prendre pour un naïf.

Mistress Dick Thorn compte absolument sur la présence chez elle de M. le duc de la Tour-Vaudieu, ayant à lui dire des choses intéressantes à propos du mariage du marquis Henry, — son fils, — avec Mlle Isabeau de Lilliers.

— De qui vient cette lettre ?... se demanda le duc avec inquiétude.

Le texte imprimé répondait à cette question. Le voici :

Mistress Dick Thorn prie M. le duc de la Tour-Vaudieu, sénateur de lui faire l'honneur de passer chez elle la soirée du mercredi 20 octobre 1857.

24, rue de Berlin. R. S. V. P.

— Mistress Dick Thorn... répéta le duc avec une sorte de tremblement nerveux, je ne connais pas ce nom... Je suis sûr de ne jamais l'avoir entendu prononcer... Quelle est cette femme ? Que peut-elle avoir à me dire au sujet du mariage projeté ? Que signifie une invitation de cette nature, et si pressante, au moment où tout le monde croit que je suis absent de Paris ? Mistress Dick Thorn (une étrangère, ainsi que son nom l'indique) ignore cette absence... C'est très naturel, mais comment s'occupe-t-elle de mon fils et de moi ?

(Georges de la Tour-Vaudieu tressaillit soudain de tout son corps.

— Si c'était ?... balbutia-t-il ensuite. Mais est-ce possible ?... Pourquoi non ?... Claudia a été en Angleterre. Elle s'y est mariée peut-être, ou bien elle a pris un faux nom... Mistress Dick Thorn, ce doit être Claudia... Je le devine aux frissons d'épouvante qui passent sur ma chair en ce moment... Que médite-t-elle ?... Que prépare-t-elle ? Dans tous les cas, sa lettre est une menace... Elle ne peut se mêler à mon existence que comme ennemie... Ah ! plus que jamais, il importe que Berthe Leroyer disparaisse !... Il faut avertir Théfer... Lui seul peut m'apprendre si mes pressentiments ne me trompent pas.

Le duc prit la lettre qu'il mit dans son carnet ; puis, pliant une feuille de papier blanc en quatre, il la glissa sous l'enveloppe qu'il referma ensuite à la gomme.

Cette besogne achevée il éteignit la lampe à esprit de vin et les deux bougies, serra la petite caletière dans le placard où il l'avait prise, fit disparaître toute trace de son passage, et regagna le chemin secret qu'il avait suivi pour venir.

Pierre Loriot ne quittait pas des yeux la porte par laquelle son client s'était introduit dans le jardin de la rue de l'Université.

Il vit cette porte se rouvrir et M. de la Tour-Vaudieu se diriger vers le fiacre.

— Où allons-nous présentement, bourgeois ? lui demanda-t-il.

— Rue du Pont-Louis-Philippe, n° 18.

— Montez... Hop ! Millord...

Le vieux reste de cheval anglais partit au grand trot, et l'oncle du jeune médecin murmura en hochant la tête :

— Mystérieux comme tout, ce particulier-là ! J'ai dans mon idée qu'il manigance quelque chose...

Il était minuit et demi quand la voiture s'arrêta devant la demeure du policier.

Pas une lumière ne brillait aux fenêtres de l'étroite et sombre façade.

Le sénateur descendit, ouvrit la porte avec un passe-partout que Théfer lui avait remis, et disparut dans l'allée conduisant à l'escalier.

— Le gaillard à la clef de toutes les maisons ! se dit Pierre Loriot. Parole d'honneur, ça m'intrigue !... Chez qui peut-il aller à des heures pareilles et par le temps qu'il fait ?...

Cinq minutes s'écoulèrent.

Loriot, le nez en l'air, dévorait des yeux la façade.

Une des croisées du troisième étage devint tout à coup lumineuse sur le fond noir.

— C'est là qu'il est... pensa le cocher. On fait des frais d'éclairage pour le recevoir...

Georges de la Tour-Vaudieu avait frappé et sonné successivement d'une façon franc-maçonnique à la porte de l'agent de police.

Théfer était couché, mais il ne dormait pas.

Il rêvait tout éveillé à la fortune promise et aux moyens de gagner cette fortune en se compromettant le moins possible, mais il ne se dissi-

mulait point qu'il allait jouer une partie d'angoisse.

— Bah ! se disait-il, je suis malin, je prendrai mes précautions... S'il y a une enquête après l'accident, je ferai en sorte de la diriger... Et puis, après tout, on peut risquer sa peau pour deux cent mille francs !...

Le bruit de la sonnette et des petits coups frappés à intervalles égaux le fit tressaillir, mais ne lui causa ni étonnement ni inquiétude.

On venait quelquefois la nuit le chercher de la Préfecture.

Il sauta en bas de son lit, alluma une bougie et courut ouvrir, s'attendant à se trouver en présence d'un de ses collègues.

L'apparition de M. de la Tour-Vaudieu dont le visage était bouleversé le remplit de stupeur.

— Vous ! s'écria-t-il en s'effaçant pour laisser passer le duc. Il se passe donc quelque chose d'imprévu ?

— Oui.

— Quelque chose de grave ?

— Je le crois.

— Mettez-moi vite au fait...

— Je viens de l'hôtel de la rue Saint-Dominique...

— Se serait-on aperçu de votre présence ?

— Non, mais j'ai trouvé une lettre qui semble m'annoncer l'approche du danger que je redoutais...

— Vous avez cette lettre ?...

— Oui, là voici... Lisez...

XLV

Et Georges tendit au policier l'invitation dont le texte et le post-scriptum sont connus de nos lecteurs.

Théfer la lut à deux reprises.

— Mistress Dick Thorn... dit-il ensuite. Ce nom vous est-il connu ?

— C'est la première fois qu'il frappe mes yeux ou mes oreilles...

— Que croyez-vous, monsieur le duc ?

— Que ce nom cache cette femme vainement cherchée par vous et vos agents à Paris et à Londres...

— Claudia Varni ! s'écria l'inspecteur de la sûreté.

— Oui, Claudia Varni, mariée en Angleterre, et qui revient menaçante... Cette note écrite à la main, et relative à mon fils, n'a d'autre but que de me forcer à me rendre à son invitation en excitant ma curiosité... Je devine un piège...

Théfer réfléchissait.

— Elle ignore donc votre absence simulée ? murmura-t-il au bout d'un instant.

— A coup sûr elle l'ignore... ou elle n'y croit pas... Que faire ?

— Savoir d'abord si vos suppositions ne vous abusent point et si mistress Dick Thorn est bien Claudia Varni... Nous verrons ensuite...

— Comment le savoir ?

— Que ceci ne vous préoccupe point, monsieur le duc... Je me charge de tout... Demain vous serez renseigné... Autre chose : l'affaire dont vous m'avez parlé ce soir tient-elle toujours ?

— Il s'agit de Berthe Leroyer ?

— Oui.

— Elle tient plus que jamais... Je n'aurai de tranquillité que lorsque cette fille aura disparu...

— Au moment où vous avez sonné à ma porte je ne dormais pas... Je cherchais un moyen pratique d'arriver au but...

— Et vous avez trouvé ?...

— A peu près.

— Puis-je savoir ?

— Rien maintenant... Mon plan n'est pas assez mûr pour être expliqué d'une façon claire et bien compris... Rentrez chez vous, monsieur le duc, et mettez-vous l'esprit en repos. Demain j'aurai l'honneur de vous voir, de vous rendre compte de mes démarches et, si vous me demandez un conseil je pourrai vous le donner utilement.

Georges de la Tour-Vaudieu n'insista pas.

Il quitta Théfer qui l'éclaira depuis le haut de l'escalier ; il regagna la voiture et dit à Loriot de le conduire rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel.

Arrivé devant la maison qu'il habitait sous un faux nom, il paya largement son cocher, puis,

tirant de sa poche une troisième clef, il rentra chez lui.

— Mazette, il est dangereux, le particulier, pour un homme qui demeure dans un si vilain quartier et perche dans une si vieille *cassine* !... murmura l'oncle de notre ami Etienne ; je ne suis pas curieux de mon naturel, mais je voudrais bien savoir quel drôle de métier il fait la nuit, à se balader en fiacre, à l'heure, avec les clefs de toutes les portes dans sa poche... La fortune d'un maître serrurier quoi ! Enfin, ça le regarde, pas vrai, Milord ? Hop ! Milord, nous rentrons chez nous, mon vieux !

Théfer ne ferma point l'œil de la nuit.

Il était doublement préoccupé.

Comme le duc il supposait que mistress Dick Thorn cachait l'introuvable Claudia Varni ; mais il s'agissait d'en avoir la preuve.

L'ex-complice de Georges de la Tour-Vaudieu pouvait être dangereuse, il fallait se hâter de la réduire à l'impuissance.

Le policier décida qu'il s'occuperait d'elle dès le matin.

Agir contre Berthe Leroyer semblait moins facile, et l'affaire était tout autrement sérieuse, au double point de vue des moyens d'exécution et des résultats.

L'agent tournait et retournait dans son esprit ce plan ébauché, au sujet duquel il avait refusé toute explication au duc.

Vers huit heures il sortit de chez lui et se rendit à la Préfecture où son service le retenait jusqu'à dix heures, pour le rapport.

Il prit ensuite une voiture et se fit conduire à l'ambassade anglaise.

Sa position d'inspecteur de la sûreté, position dont il justifia, le fit admettre sur-le-champ auprès des employés de la chancellerie.

— Que désirez-vous, monsieur l'inspecteur ? lui demanda le plumeux chargé du visa des passeports.

— Je viens, monsieur, solliciter quelques renseignements au sujet d'une personne que nous croyons de nationalité française, devenue Anglaise par son mariage et actuellement à Paris.

— Etes-vous officiellement chargé de cette démarche, monsieur l'inspecteur ?...

— Officiellement par M. le préfet, oui.

— La personne dont il s'agit serait-elle compromise ? Aurait-elle commis un délit ou un crime en France ?...

— Je ne saurais répondre à cela, monsieur. J'agis en vertu d'ordres de mes chefs, mais j'ignore pour quelle cause et dans quel intérêt les renseignements en question sont réclamés...

— Le nom de la personne ?

— Mistress Dick Thorn.

— Mistress Dick Thorn... répéta l'employé. La veuve d'un grand industriel anglais mort il y a quelques mois. En arrivant à Paris, il y a cinq semaines environ, elle a fait déposer ici son passeport, je m'en souviens parfaitement, et je ne crois pas qu'il ait été retiré depuis. Je vais sans doute pouvoir vous renseigner...

— J'en serai très reconnaissant...

Le préposé aux visas s'approcha d'un cartonnier dont il ouvrit une des cases.

Il prit dans cette case plusieurs dossiers qu'il feuilleta successivement.

— Voici le passeport de mistress Dick Thorn, dit-il enfin, veuve de Francis-William Dick Thorn, sujet anglais, née Claudia Varni, d'origine franco-italienne...

— C'est parfaitement ça ! s'écria Théfer avec joie.

L'employé continua :

— Voyageant avec sa fille Olivia et venant à Paris... Voilà, monsieur l'inspecteur, les seuls renseignements que je puisse vous donner...

— Ils me suffisent, monsieur, et je suis votre très obligé serviteur...

Sachant ce qu'il voulait savoir, Théfer se retira.

La voiture prise à l'heure l'attendait à la porte. — Rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel... dit-il au cocher, et du train, vous serez payé en conséquence.

Georges de la Tour-Vaudieu attendait l'agent avec une impatience facile à comprendre.

— Eh bien ? lui demanda-t-il vivement.

— Eh bien ! monsieur le duc, vos suppositions étaient bien fondées...

— Ainsi, mistress Dick Thorn ?

—N'est autre que Claudia Varni.

Le sénateur devint très pâle,

—Avez-vous la preuve de ce que vous dites ? demanda Georges au bout d'un instant.

Théfer raconta son entrevue avec le préposé aux visas des passeports, à la chancellerie de l'ambassade d'Angleterre.

—Ainsi, murmura M. de la Tour-Vaudieu d'une voix sourde et avec un tremblement nerveux, ainsi elle est à Paris !...

—Il ne s'agit point de perdre la tête, reprit l'agent de police, mais de réfléchir sérieusement et d'agir ensuite... La situation se dessine et je l'aime mieux comme ça !... L'ennemi est en face de nous, il se découvre et semble nous provoquer. C'est à nous, non seulement de nous mettre en défense, mais de porter les premiers coups.

Le sénateur, livide, les yeux vacillants, les tempes humides, paraissait anéanti.

—Je n'ai plus de pensée... plus d'énergie... plus de courage... balbutia-t-il, cette femme m'épouvante.

—Eh ! monsieur le duc, vous avez peur de tout ! répliqua Théfer d'un ton dont il parvenait mal à cacher l'ironie. Avant de trembler si fort, sachez du moins quel péril vous menace...

—Je ne le sais que trop !

—Vous pourriez vous tromper... Claudia Varni me semble bien moins forte que vous ne paraissez le croire...

—Vous ne la connaissez pas !... Elle est capable de tout !... C'est le génie du mal...

—Encore une fois, monsieur le duc, raisonnons avant de prendre l'alarme... Claudia Varni ne se dissimule point sa faiblesse... Cela résulte pour moi des termes mêmes de la lettre d'invitation...

Georges releva la tête.

—Comment cela ? demanda-t-il.

—Cette lettre est signée : *Mistress Dick Thorn*, poursuivit le policier, parce que celle qui l'envoie pensait que vous n'accepteriez point l'invitation de Claudia Varni, et qu'elle vous avertirait maladroitement de sa présence à Paris. Les quelques lignes formant le post-scriptum, et dont l'écriture est déguisée afin que vous ne la reconnaissez pas, ont pour but d'exciter votre curiosité et de vous contraindre à vous rendre à la soirée de *mistress Dick Thorn*... Claudia prend des biais pour vous attirer chez elle, donc elle se sent incapable de vous imposer sa volonté... donc nous sommes les plus forts...

Le sénateur secoua la tête avec incrédulité.

—Oui, les plus forts ! répéta le policier. Si la femme qui nous préoccupait avait des armes sérieuses contre nous, elle serait allée tout droit à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, vous imposant sa présence et vous dictant ses conditions... Elle n'en a rien fait... C'est à vous de vous présenter chez elle et de lui dicter les vôtres !

—C'est impossible...

—Il le faut cependant...

—Quoi, vous voulez que j'aille à cette fête où sans doute je tomberais dans quelque piège tendu pour me perdre ?

—Ce n'est pas ainsi, monsieur le duc, que je comprends une visite à *mistress Dick Thorn*... Votre présence à la soirée de la rue Berlin serait maladroite, puisqu'elle apprendrait à tout le monde que votre absence serait simulée...

—Alors donnez-moi le mot de l'énigme.

Théfer sourit.

—A l'heure qu'il est, le duc Georges de la Tour-Vaudieu se nomme Frédéric Bérard, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien ! c'est Frédéric Bérard, bon bourgeois, demeurant à Paris rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel, qui se présentera sous un prétexte quelconque chez *mistress Dick Thorn* et qui, dans ces conditions n'ayant aucun piège à craindre et pouvant parler librement, saura ce que Claudia Varni veut au duc de la Tour-Vaudieu...

XLVI

Les yeux du sénateur brillèrent.

—Je crois, dit-il ensuite, que vous avez raison...

—J'ai raison certainement... En déjouant la manœuvre de votre adversaire, en portant le pre-

mier coup, vous vous assurez la victoire. Si habilement construit l'échafaudage, vous le ferez crouler... *Mistress Dick Thorn* compte sur votre présence à sa fête... C'est le matin même du jour de cette fête que vous la surprendrez en vous présentant chez elle à l'improviste.

—J'irai ! s'écria Georges.

—Et n'oubliez pas, poursuivit Théfer, si elle tente de vous effrayer, qu'elle ne pourra le faire qu'en évoquant de vains fantômes... *Esther Derieux* est folle et séparée du monde... *René Moulin* absent... et quant à *Berthe Leroyer*...

Il s'interrompit.

—Eh bien ? murmura le duc avidement, *Berthe Leroyer* ?

—Ne sera bientôt plus à craindre... acheva Théfer d'un ton bref. Puis il prit respectueusement congé et quitta la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel, laissant le vieillard très préoccupé de l'entrevue prochaine et décisive qu'il devait avoir avec *Claudia Varni*.

Le policier n'avait rien à faire ce matin là à la Préfecture.

En se séparant de M. de la Tour-Vaudieu il se rendit à sa demeure, rue du Pont-Louis-Philippe.

Là, il fit subir à sa physionomie une de ces prodigieuses modifications dans lesquelles *Brasseur* excelle, et qui rendent un homme absolument méconnaissable.

Il s'habilla comme un petit industriel allant passer une journée à la campagne et gagna pédestrement le faubourg Saint-Antoine, où il prit la voiture-omnibus conduisant à Montreuil.

Vers midi il mettait pied à terre dans la localité que ses pêches ont rendue célèbre, il la traversait dans toute sa longueur et, arrivé aux dernières maisons, il suivait sans hésiter un sentier bordé d'épines noires, serpentant au milieu de terrains peu fertiles où des raisins étioilés pendant à des ceps maigres et poudreux achevaient de mûrir tant bien que mal.

Ce chemin conduisait au village de Bagnolet, illustré par une chanson de *Béranger*, et où les Parisiens vont manger, le dimanche, des gibelottes fort estimées.

Bagnolet est bâti au pied d'une colline dont on déchire les flancs depuis bien des années pour l'extraction de la pierre à plâtre, et dont une capsulerie de l'Etat occupait le sommet à l'époque où se passaient les faits que nous racontons.

Sur le versant ouest de cette colline serpentaient des chemins étroits bordés de carrières et de fours à plâtre dont les lucres rouges et tremblantes mettaient dans les nuits sombres des reflets d'incendie.

Quelques petites maisons de campagne se disséminaient sur le plateau, éloignées les unes des autres, et isolées moins par la distance que par des crevasses béantes, provenant d'effondrement de carrières, de tassements de terrains, et de fouilles pratiquées à ciel ouvert.

Les routes conduisant à ce plateau, rendues à peu près impraticables l'hiver par le passage continu des lourds chariots à plâtre, étaient en temps ordinaire de nature à ne point décourager les promeneurs désireux de contempler depuis le sommet des buttes le panorama de Paris.

Théfer entra chez un marchand de vins-restaurateur dont l'enseigne portait en grosses lettres ces mots :

A LA RENOMMÉE DES GIBELOTTES DE VRAIS LAPINS

C'était un jour de la semaine, par conséquent il n'y avait presque personne dans le restaurant composé d'une seule grande pièce garnie de petites tables, et au fond de laquelle se trouvait un immense fourneau parfaitement entretenu.

La cuisinière du logis était au fourneau, préparant le déjeuner pour la maisonnée se composant de trois servantes, d'un garçon et du patron, gros homme apoplectique trônant à l'entrée de la salle derrière un comptoir d'étaim luisant, chargé de brocs, de verres et de bouteilles, dont il faisait un fréquent usage, s'il fallait en croire sa trogne rubiconde et bourgeonnée.

Le policier s'approcha de lui.

Le patron souleva sa toque de couteil jadis blanc, et demanda :

—Que désirez-vous, monsieur ?

—Déjeuner le plus promptement possible, car je meurs de faim.

—Monsieur voudrait peut-être une gibelotte... cria la cuisinière depuis son fourneau.

—Ça tomberait mal ! dit le marchand de vins. Les gibelottes, voyez-vous, sauf le dimanche, le lundi et les jours de fête qui nous amènent du monde, on ne les fait que sur commande...

—Je n'y tiens pas autrement, répliqua Théfer en riant. Deux œufs sur le plat et un morceau de viande froide me suffiront.

—On va vous servir, monsieur, fit une des servantes en étalant une nappe bien blanche sur une des petites tables et en disposant un couvert.

Elle ajouta : Quel vin, monsieur boira-t-il ? Au litre ou à la bouteille ?

—A la bouteille... Du vieux bourgogne si vous en avez...

Le patron descendit lui-même à la cave en soufflant comme un phoque, et reparut avec une bouteille de l'aspect le plus vénérable.

—Voilà un certain thorins qui ne craint personne... dit-il, vous n'en trouverez pas de meilleur dans n'importe quel restaurant de Paris...

Le policier s'assit, coupa une large tranche de veau froid, goûta le thorins qui lui parut bon et demanda :

—Savez-vous, monsieur, si je trouverai à Bagnolet une maison à louer ?

—Pour industrie ?

—Non... un pied-à-terre pour moi, afin de venir de temps en temps me reposer des affaires... Quelque chose de propre... avec un petit jardin gentil...

—Vous ne trouverez pas ça dans le village, monsieur, mais ça ne manque point en haut de la montée, au-dessus des carrières, près de la Capsulerie... Bien des locataires ont déjà déménagé. On n'aime guère rester par là quand arrive l'hiver...

—Bah ! Pourquoi donc ça ?

—Dame ! vous savez, monsieur la franchise avant tout... J'ai beau être du pays, vous me questionnez, je vous répondez... Sitôt que les nuits sont longues, les carrières deviennent le refuge d'un tas de garnements.

—Alors il se commet des crimes par ici ?

—Mais oui, monsieur, mais oui, il s'en commet plus qu'il ne faudrait.

—Quand on ne se sépare ni jours ni nuit d'un bon revolver, on a pas grand-chose à craindre, répliqua l'agent.

—La précaution est sage, mais c'est égal, je ne m'y ferais guère...

En sa qualité de policier, Théfer savait depuis longtemps ce que son interlocuteur croyait lui apprendre... Il apprécia donc comme il convenait la louable franchise du marchand de vins.

Il était malheureusement trop vrai que, dans la saison mauvaise, les carrières de Bagnolet devenaient le refuge de nombreux misérables, s'y trouvant plus en sûreté que dans les légendaires *carrières d'Amérique*.

Ces gredins commettaient aux alentours des méfaits de toute espèce et souvent même des crimes.

Théfer avait été chargé plus d'une fois d'opérer des constatations à ce sujet avec les magistrats du parquet de Paris.

Il cessa de questionner, acheva son repas, paya sa dépense et s'engagea dans un chemin qui, se greffant sur la rue principale du village, montait à travers les orifices des carrières vers le plateau de la capsulerie.

—Ce chemin carrossable et bien entretenu décrivait de nombreux méandres. Des haies d'épines, au milieu desquelles croissaient de distance en distance quelques noyers rachitiques, le bordaient à droite et à gauche. On sentait que la terre végétale manquait à leurs racines et qu'ils vivotaient péniblement.

Le policier atteignit le plateau et ne jeta qu'un coup d'œil distrait sur l'admirable panorama qui s'offrait à lui.

Les premiers plans sinistres formaient un contraste saisissant avec la magnifique horizon.

Partout des terrains crayeux d'un blanc sable ; partout des abîmes béants, sans garde-fous, prêts à engloutir le piéton attardé ou distrait s'écartant de quelques pieds des sentiers conduisant aux habitations disséminées sur le plateau et entourées d'une maigre végétation.

Théfer, tout en cheminant, sonda du regard

plusieurs crevasses dont la profondeur donnait le vertige.

Dans les fentes de ces crevasses poussaient des arbustes chétifs.

Il se dirigea d'un bon pas vers une maison absolument isolée.

Cette maison occupait le centre d'un jardin dont les murailles de clôture ne permettait pas de voir à l'intérieur.

La porte donnant accès dans l'enceinte était close et l'écriteau cloué sur un de ses panneaux offrait cette indication :

VILLA MEUBLÉE OU NON, A VENDRE OU A LOUER

Entrée en jouissance immédiate

S'adresser à M. Servan, rue de Paris, N°... à Bagnolet

—Tiens ! Tiens ! pensa l'inspecteur de la sûreté, voilà qui pourrait probablement me convenir... Il s'agit de savoir comment cela est conditionné à l'intérieur...

Il quitta le chemin et fit le tour du jardin, mais, nous le répétons, la hauteur des murailles l'empêchait absolument de satisfaire sa curiosité.

Revenant alors sur ses pas, Théfer reprit la direction de Bagnolet, descendit la colline abrupte, gagna la rue de Paris et mit en branle la sonnette d'une assez jolie maison portant le numéro indiqué.

Une bonne vint lui ouvrir.

—M. Servan ? lui demanda-t-il.

—C'est ici, monsieur...

—Pourrai-je le voir ?

—Est-ce pour affaire ?

—Oui.

—Pour quelle affaire ? reprit la servante qui paraissait avoir la consigne de n'introduire les visiteurs auprès de son maître qu'à bon escient.

—C'est pour une location...

—Quelle location ?

—Celle de la villa du plateau de la Capsulerie.

—Vous en venez ?

—Oui, et l'écriteau m'a appris que je devais m'adresser à M. Servan.

—Bon, alors... Donnez-vous la peine d'entrer... Je vais prévenir monsieur.

XLVII

Théfer franchit le seuil ; la servante referma la porte derrière lui, l'introduisit dans une pièce à peine meublée, le pria d'attendre un instant et disparut.

Au bout d'une minute un petit homme gros et rougeaud, en veston, en pantouffles et coiffé d'une calotte noire, vint le rejoindre.

Ce petit homme avait une figure désobligeante.

Il salua de façon très sommaire, et demanda d'une voix brève :

—C'est vous, monsieur, qui venez pour la villa du plateau de la Capsulerie ?

—Oui, monsieur...

—Pour acheter ?...

—Non, monsieur... J'ai dit à votre bonne qu'il s'agissait d'une location...

—J'aimerais mieux vendre...

—Je ne suis pas acheteur...

—Loueriez-vous meublé ?

—Oui, monsieur.

—A l'année ?

—C'est mon intention...

—Et vous passerez l'hiver là-dedans ?

—Très bien... Je veux y faire un laboratoire de chimie...

—Oh ! vous y ferez tout ce que vous voudrez... Connaissez-vous la villa ?

—Je viens d'en voir l'extérieur...

—Vous voudriez la visiter ?

—Naturellement, si vous voulez bien me faire conduire...

—Je vous conduirai moi-même... je n'ai rien à faire... ça m'occupera et je fumerai ma pipe en route...

M. Servan tira de sa poche une courte pipe amplement culottée et une blague à tabac.

Avec le contenu de l'une il bourra l'autre soigneusement.

—Arthémise... cria-t-il, tout en se livrant à cette occupation chère aux fumeurs.

—Quoi, mon ami ? demanda une voix suraiguë depuis le dehors.

—Je vais au plateau... Envoie-moi les clefs...

La servante accourut presque aussitôt avec un trousseau de clefs, et les deux hommes prirent ensemble le chemin du plateau que nous connaissons déjà.

Malgré ses pantouffles, sa petite taille et son embonpoint, le propriétaire marchait lestement, mais en marchant il ne disait mot.

On atteignit la villa à louer.

M. Servan ouvrit la porte sur laquelle se trouvait l'écriteau et introduisit Théfer dans un jardin divisé en carrés, selon l'ancienne mode, et planté de nombreux arbres fruitiers.

—Ça a besoin d'un coup de bêche... dit le petit homme. Les locataires qui sont partis il y a un mois entretenaient assez bien, mais depuis que la maison est vide les herbes ont poussé... Ce n'est rien. Les arbres sont en plein rapport. Voyez, il y a des pommes magnifiques et des poires superbes. Je vous les laisserai... J'en ai à Bagnolet à n'en savoir que faire... Voulez-vous voir le potager ?...

—Je n'y tiens pas... Visitez la maison, s'il vous plaît...

M. Servan, sans répliquer, se dirigea vers le bâtiment d'habitation composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Au moment d'y arriver il s'arrêta.

—Regardez comme c'est clos ! dit-il. Partout des volets fermés solidement à l'intérieur... Il faut ça pour couper la musette à MM. les filous qui pourraient venir la nuit déménager les meubles... Il y a des barreaux aux fenêtres et une grille derrière la porte.

Théfer dressa l'oreille.

—Des barreaux et une grille !... répéta-t-il.

—Oui, monsieur... Voilà un an que j'ai fait placer ça... Chat échaudé craint l'eau froide...

—Vous avait-on donc enlevé votre mobilier sans permission ?

—Comme vous dites... Alors j'ai pris mes précautions.

—Votre villa, maintenant, est défendue comme une prison.

—Elle pourrait en servir, et je déferais bien qu'on s'en échappe.

—Voyons un peu.

M. Servan choisit une clef dans son trousseau et ouvrit la porte, derrière laquelle se trouvait en effet une forte grille, faisant son évolution intérieure sur un couloir percé de deux ouvertures.

L'une donnait accès dans un petit salon suivi d'un cabinet.

L'autre conduisait à la salle à manger et à la cuisine.

—Au premier étage, dit M. Servan après avoir montré le rez-de-chaussée, il y a deux chambres à coucher avec cabinets de toilette, et une chambre de bonne... La porte de la cave est au fond du couloir, près de l'escalier... Tout est meublé, et proprement meublé, vous le voyez de vos yeux...

—Et des barreaux partout ?

—Partout !

Théfer pensait :

—Si l'on avait organisé cela d'après mes ordres et exprès pour moi, on n'aurait pas mieux réussi.

Il demanda :

—Combien louez-vous ?

—Quinze cents francs... Les contributions mobilières et l'impôt foncier à la charge du locataire. Six mois payés d'avance... Je ne fournis pas le linge...

—Je loue... dit le policier.

—Et vous payez six mois d'avance ?...

—Je paye l'année entière...

En vous installant ?...

—Tout à l'heure, contre quittance.

Le visage grincheux de M. Servan s'illumina.

—Touchez-là ! nous sommes d'accord ! dit-il en tendant la main à son locataire futur. Descendons

chez moi, nous viderons une vieille bouteille de chablis pour nous rafraîchir, et l'affaire sera vite bâclée...

On referma soigneusement les portes et on regagna la maison de la rue de Paris.

Une heure plus tard, Théfer emportait la clef de l'immeuble et sa quittance de loyer faite au nom de Prosper Gaucher, fabricant de produits chimiques.

—Nous avons la cage, se disait-il avec un étrange sourire, il ne s'agit plus que d'y faire en-

trer l'oiseau. Des volets, des barreaux à l'intérieur, et autour de la maison des abîmes... Tout ira sur des roulettes.

Vers quatre heures il rentra à Paris, allait chez lui changer de costume et reprendre sa physionomie habituelle, puis il gagnait la Préfecture de police où l'appelait son service du soir.

Le temps avait marché.

La fête que donnait Claudia dans son hôtel de la rue de Berlin devait avoir lieu deux jours plus tard.

René ne dormait plus.

Outre le souci résultant pour lui des préparatifs sur lesquels il avait la haute main, il songeait sans cesse aux moyens de forcer mistress Dick Thorn à se trahir, si véritablement, (ainsi que l'affirmait Jean-Jeudi), elle était la complice des assassins du pont de Neuilly.

Enfin il crut avoir trouvé.

Le matin de l'avant-veille du grand jour il se rendit, à huit heures, au rendez-vous quotidien donné au voleur émérite, à l'angle de la rue de Clichy.

Il y trouva le bandit déjà arrivé et fumant sa pipe.

—Filez à la buvette du chemin de fer du Havre, lui dit-il en passant auprès de lui sans s'arrêter, je vais vous y rejoindre... Nous avons à causer...

—Compris...

Et Jean-Jeudi courut à l'endroit désigné.

La buvette était déserte. Les garçons époussetaient les tables et les chaises, et balayaient le plancher avant d'y semer du sable jaune.

René ne se fit point attendre.

Les deux hommes s'installèrent dans un coin et commandèrent une bouteille de vin blanc.

—Eh bien ! mon vieux ? demanda Jean-Jeudi en remplissant les verres.

—C'est pour après-demain...

—Je sais ça depuis longtemps... Mais y a-t-il du nouveau ? As-tu figolé ton plan, ce fameux plan qui n'est jamais mûr ?...

—Oui.

—Et tu vas me mettre au courant ?

—C'est pour cela que je suis ici...

—Jabotte alors, je bois tes paroles...

—Si mistress Dick Thorn est bien l'empoisonneuse de Neuilly, commença René, nous avons sur elle un moyen d'action infaillible...

—Lequel ?

—L'épouvante...

—Très bien, mais c'est une gaillarde !... Comment l'épouvanter ?

—En remettant sous ses yeux à l'improviste une scène qui n'a pu s'effacer de sa mémoire... la scène terrible de la nuit du 24 septembre 1837...

—Faudrait donc alors conduire la dame au pont de Neuilly... C'est un peu loin et pas très commode...

René Moulin haussa les épaules.

—L'apparition aura lieu dans son hôtel illuminé pour la fête, et au milieu de ses invités... répliqua-t-il.

—Ce sera très chic ! reprit Jean-Jeudi. Oui parbleu, très chic !... Mais le moyen ?... Entre nous, mon vieux, la chose me paraît impraticable !... Comment lui montrer la femme déguisée en homme avec son carrick de cocher (c'est-à-dire elle-même), l'assassin payé, l'assassin qui payait, le vieux médecin et l'enfant ?

—La chose est praticable et facile, vous allez voir comment : A une heure du matin des acteurs doivent venir jouer un vaudeville sur un petit théâtre improvisé dans le grand salon et auquel le boudoir servira de coulisses... A ce vaudeville succéderont des tableaux vivants. Les artistes ont été choisis par moi, c'est moi qui les introduirai, et personne n'apercevra le bout de leur nez avant leur entrée en scène.

—Je commence à comprendre et je trouve ça bigrement bien combiné... Si la dame est innocente elle n'y verra que du feu... si elle est coupable, elle aura peur et sa figure bouleversée nous apprendra ce que nous voulons savoir...

—Alors l'idée vous semble bonne ?...

—Admirable, mon vieux ! tout à fait admirable ! Présentement il s'agit de songer aux détails...

—C'est ce que nous allons faire.

—Qui jouera les personnages ?

(A suivre)